— Puisque aucune puissance au monde n'a encore le droit de me contraindre, c'est parfaitement libre de ma personne et de mon cœur que je recois ta main, Basile, et te donne la mienne en foi de mariage, si, de ton côté, tu me la donnes librement, si ton affreuse situation ne te trouble ni le cœur ni la raison.

— Non, répondit Basile, je ne suis ni troublé, ni aveuglé.... Jamais je ne jouis si pleinement de toute la raison qu'il plut à Dieu de m'accorder.... C'est parfaitement libre de cœur et d'esprit, Quitterie, que je t'accepte pour ma légitime épouse.

— Et moi, Basile, reprit Quitterie, je t'accepte pour mon légitime époux, soit que le ciel daigne accorder à mes vœux la conservation de tes jours, soit que ce moment dût être le dernier de ta vie.

— Ce jeune homme, s'écria Sancho, pour être si blessé, parle trop. Il serait bientôt temps d'en finir, afin qu'il puisse se recueillir un peu, et songer enfin au salut de son âme : si déjà elle n'est pas entre ses dents, prête à décamper, elle ne peut en être bien loin.

Le curé, attendri au point de ne pouvoir qu'à peine articuler ses paroles, se hâta de donner la bénédiction nuptiale à ces tristes époux : ils la reçurent en se serrant mutuellement la main ; Quitterie à genoux, fondant en larmes, et Basile soutenu entre les bras de Don Quichotte. Le curé, de suite,

allait réciter la prière pour les agonisants, et l'exhortation à la mort; mais, ô surprise! Basile, avec toute la vivacité d'un jeune homme plein de force et de vigueur, s'arrache lui-même l'épée ensanglantée dont il est percé, la lance au loin, et d'un saut léger il se remet sur ses jambes en s'échappant des bras de Don Quichotte.

Tous les assistants, émerveillés, jettent un cri; les plus simples crient au miracle. — Non, non, reprend Basile d'une voix pleine, ferme et sonore, en gesticulant, en gambadant et en se retournant de tous côtés, point de miracle, mes amis; ce n'est qu'un heureux tour d'adresse, je ne suis point blessé.

Le curé, stupéfait, en laisse tomber son livre, et n'osant en croire ses yeux, il approche pour toucher. Basile alors se déboutonne, jette sa large casaque, et fait voir que l'épée, au lieu de lui passer par le corps, n'avait traversé qu'un tuyau de fer-blanc, adroitement disposé sous son aisselle à la faveur de l'attitude un peu forcée qu'il avait su prendre, et rempli d'un sang préparé de manière à ne pas se coaguler.

Le curé, Camache et ses amis, reconnurent alors comme ils avaient été habilement joués : ils en restèrent muets et pétrifiés; la mariée elle-même, aussi étonnée que les autres, ne disait mot non plus. Mais à la fin, une voix s'étant élevée pour dire que ce

mariage était nul de droit, puisqu'il était évidemment surpris et frauduleux, Quitterie déclara hautement qu'elle le tenait pour valable, et qu'en tous cas, elle le confirmait en tant que de besoin ; ce qui répandit, à l'instant, le soupçon qu'elle était pour quelque chose dans la ruse de Basile, et d'intelligence avec lui. Cette idée irrita tellement Camache et ses partisans, qu'aussitôt des cris de fureur et de vengeance se firent entendre, et que tous mirent l'épée à la main pour fondre sur Basile, qui, de son côté, secondé de quelques amis, se mit en défense, résolu de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour conserver sa conquête. Don Quichotte, sa lance à la main, et couvert de son écu, fut bientôt à la tête du parti de Basile. Quant à Sancho, qui de son naturel n'aimait point les batteries, il prit une peur affreuse quand il vit tout-à-coup briller tant d'épées nues entre les mains de tant de furibonds; mais, en homme qui ne perd point la tête, il alla se blottir derrière les fameuses marmites, s'imaginant très-sensément que ce lieu serait regardé comme neutre, et respecté par tous les combattants, de quelque manière que la chance tournât. —Messieurs, Messieurs, s'écria Don Quichotte d'une voix de tonnerre, en ami commun je vous invite, avant d'en venir aux mains, à bien réfléchir, à considérer qu'il n'est pas raisonnable de s'irriter à ce point

d'un simple tour d'amour. Vous savez tous qu'à la guerre tous stratagèmes sont licites pour tromper, déjouer ou vaincre l'ennemi. C'est la même chose en amour, Messieurs ; toutes ruses y sont permises et réputées de bonne guerre, pour conquérir ce qu'on aime, pourvu que l'on n'attente ni à l'honneur, ni à la réputation, ni au libre arbitre de l'objet adoré. Quitterie et Basile s'aimaient dès leur plus tendre enfance ; le ciel approuvait leur amour et le protégea long-temps ; aujourd'hui, après les avoir séparés, il se déclare encore pour leur légitime réunion. Camache d'ailleurs est riche ; n'a-t-il pas tous moyens de choisir femme à son gré, quant et partout où il le voudra? Basile, au contraire, est pauvre ; il n'a pour tout bien qu'une jolie brebis tendrement chérie ; et vous prétendriez la lui enlever!.... Non, Messieurs, non ; il n'appartient à aucun pouvoir humain de séparer deux cœurs dont le ciel a sanctionné l'union.... et je déclare que quiconque oserait l'entreprendre passerait inévitablement par le fer de cette lance.

En finissant de pérorer ainsi, Don Quichotte brandit si vigoureusement sa lance, avec tant d'adresse, d'un air si menaçant, qu'il en imposa réellement au plus grand nombre des assistants qui, ne le connaissant point, ne savaient pas à quel point il pouvait être redoutable. D'un autre côté, sa harangue, puissamment secondée par les exhor-

tations du sage et pacifique pasteur, ramena Camache à la réflexion. Il sentit qu'aussi ouvertement dédaigné par Quitterie, ce n'était pas en montrant si publiquement du dépit, de la jalousie, de la fureur, qu'il s'en vengerait; et que le mieux était de la céder sans témoigner le moindre regret. Ses amis eux-mêmes l'y engagèrent vivement. Ils lui représentèrent que Quitterie seule l'avait offensé dans cette aventure; et qu'il serait déraisonnable de faire à Basile un grief sérieux d'une ruse qui, dans le fond, n'était insultante pour personne. Qu'au surplus, puisque Quitterie aimait toujours Basile, comme on n'en pouvait douter, lui Camache avait certainement plus à se féliciter de l'événement qui la lui enlevait, que de celui qui la lui aurait donnée.

Camache enfin sentit la justesse de ces représentations. Honteux de son emportement, il remit son épée dans le fourreau; ses partisans, Basile et ses amis, en firent autant; et il ne fut plus question de se battre. Soit générosité naturelle, soit pour mieux dissimuler son dépit, soit pour réparer les torts qu'il venait d'avoir, Camache déclara que le festin et les réjouissances n'en auraient pas moins lieu; il alla même jusqu'à presser affectueusement Basile et son épouse d'en recevoir les honneurs; mais ils n'acceptèrent point. Basile triomphant ramena sa conquête au village; il y fut suivi par ses amis, qui préférèrent le touchant

spectacle de la satisfaction de ces amants heureux, aux plaisirs bruyants que leur offrait Camache : preuve que si le riche a ses adulateurs, ses complaisants, ses parasites, le mérite personnel a aussi ses partisans bien prononcés.

Les nouveaux époux, pleins de reconnaissance et d'estime pour le vaillant chevalier qui venait de les servir si chaudement, et avec tant de succès, l'invitèrent à être des leurs ; et Don Quichotte accepta la partie de la meilleure grâce du monde, au grand déplaisir de Sancho Pansa qui ne vit qu'avec beaucoup d'humeur ses projets de bombance s'en aller en fumée. Triste et prêt à en pleurer de dépit, il repassait dans sa pensée tout ce qu'il lui fallait abandonner de friand et de succulent, et surtout ces chères marmites dont il voyait encore quelques restes d'écume au fond de son chaudron. Hélas ! ce n'étaient plus que des débris, plus propres à réveiller qu'à satisfaire la faim, qui pourtant pouvait revenir d'un instant à l'autre ! Pénétré de cette accablante pensée, jamais il n'aurait eu la force de talonner sa monture pour s'éloigner d'un lieu si regrettable. Heureusement le grison le dispensa de cette peine ; ombre fidèle du corps de l'ami Rossinante, il le suivit pas à pas suivant sa coutume ; en sorte que l'affligé Sancho, une fois dessus, n'eut qu'à se laisser porter derrière son seigneur et maître.

CHAPITRE XXII.

Grande aventure de la caverne de Montésinos, terminée avec le plus heureux succès, par l'intrépide Don Quichotte de la Manche.

Quitterie et Basile accueillirent Don Quichotte et le fetèrent avec la plus tendre affection. Ils ne cessèrent, tant qu'il fut chez eux, de se féliciter et de ses œuvres et de ses discours. Vaillant comme le Cid, éloquent comme Cicéron; tel était notre héros pour ces hôtes sensibles et reconnaissants. Sancho eut aussi sa bonne part de leurs caresses: pendant trois jours entiers il se refit de son mieux à leurs dépens, et petit à petit il se consola.

On jasa beaucoup et confidentiellement de l'aventure de Basile; on sut au vrai que Quitterie n'était entrée pour rien dans le stratagème qui les avait si heureusement réunis. Basile déclara que, seul, il en avait conçu l'idée, et qu'il n'en avait communiqué le projet qu'à un petit nombre d'amis discrets et dévoués, dont il prévoyait que les secours pourraient lui devenir nécessaires pour s'assurer le succès de sa fraude.— Je n'aime point

ce mot de *fraude* ici, dit Don Quichotte avec vivacité. Une aussi odieuse qualification ne peut jamais convenir à une action dont le but est honnête et légitime ; et quoi de plus honnête, de plus légitime que le mariage pour un fidèle amant?.... Mais, intéressant Basile, ajouta-t-il, puisque nous en sommes sur le chapitre du mariage, permettez-moi de vous donner, en ami, quelques avis que je crois à propos. L'amour est tout plaisir, tout bonheur, sur-tout pour deux époux qui furent long-temps amants, et long-temps traversés dans leurs désirs ; mais la pauvreté, la misère, empoisonneraient infailliblement et bien vite ses plus douces jouissances. Je voudrais donc, mon cher Basile, que désormais vous vous occupassiez beaucoup moins de ces talents brillants qui vous ont rendu le plus aimable des hommes, que de travaux ou de soins qui pussent vous rendre de l'argent. L'homme d'esprit, l'homme à talents, quand il le veut fortement, trouve toujours des moyens honnêtes d'exister avec aisance ; et il en faut en ménage, non pas pour être heureux, car l'aisance seule ne fait pas le bonheur, mais pour prévenir les maux et écarter les dangers que la misère et les besoins traînent toujours à leur suite. Si, avec un mari pauvre, une belle femme se maintient sage et vertueuse, sans doute elle honore à la fois son sexe, elle-même et son heureux époux ; car l'objet

qu'une telle femme préfère à tout ne peut qu'être infiniment aimable, infiniment estimable; et la femme qui résiste en même temps, et à des besoins qu'il lui serait facile de satisfaire, et à tous les autres genres de séduction qui environnent ordinairement la beauté, mérite doublement les honneurs du triomphe. Mais qu'une pareille femme est rare! celui qui la possède doit au moins éloigner d'elle les tentations; et les plus dangereuses sont, sans contredit, celles que la misère, l'indigence peuvent renouveler tous les jours. Une femme honnête maîtrise plus facilement une faiblesse naissante de son cœur, que le désir souvent irrésistible de satisfaire des besoins impérieux.

Adorée aussitôt qu'aperçue, la beauté charme, entraîne tout ce qui est sensible; chacun veut lui plaire ou la servir; mais, ne nous y trompons pas, ce n'est que pour en obtenir le plaisir : et parmi ses nombreux adorateurs, il en est peu de délicats sur le choix des moyens de parvenir à leur but. Il faut donc, aimable Basile, pour écarter cette multitude d'oiseaux de proie qui vont rôder autour de vous et convoiter votre félicité, songer sérieusement à procurer par vous-même à votre épouse une aisance suffisante pour la tenir toujours à l'abri des besoins. Ayez, au surplus, en elle une confiance entière; estimez-la plus encore, s'il se peut, que vous ne l'aimez; persuadez-vous même qu'elle

est la seule femme estimable. Ne craignez pas, en cela, de faire injustice aux autres; vous ne ferez que suivre l'avis très-judicieux d'un certain sage célèbre (dont le nom ne me revient pas en ce moment), qui établissait en principe qu'il n'existait au monde qu'une seule femme parfaite; mais qui conseillait à tout époux, de se croire et de se prétendre l'heureux possesseur de ce précieux phénix. Quant à moi, mon cher Basile, je ne vous parle que d'après la théorie qu'à force de méditations je me suis faite. Je ne suis point marié, jamais je ne le fus; le serai-je un jour? Hélas! le ciel seul peut le savoir! Mais j'ai tant réfléchi sur la femme et sur le mariage, qu'au moins je me crois bon pour le conseil. Règle générale et fondamentale, dirais-je à ceux qui veulent prendre femme : préferez une bonne reputation à la fortune, et à toutes autres convenances; car, sous cette égide, votre femme sera respectée au point que les plus audacieux ne songeront pas même à l'attaquer. Par suite de cette règle, la prudence et la décence sont les qualités les plus essentielles dans une épouse, parce qu'elles la préserveront de ces étourderies, de ces inconséquences, de ces légèretés que trop communément une jolie femme ne prend point la peine de cacher; et qui, toutes vénielles qu'elles soient, nuisent infiniment plus à sa réputation que des fautes graves qu'elle saurait couvrir des ombres

du mystère. Enfin, si vous la choisissez douce et bonne, vous n'aurez pas de peine à la maintenir telle, ni même à la rendre meilleure encore; au lieu que si vous la prenez méchante, acariâtre, vous travaillerez en vain à l'assouplir; c'est la chose presque impossible : les femmes conservent assez facilement leurs bonnes qualités, mais difficilement, très-difficilement on les corrige de leurs défauts.

Sancho, présent à cette longue morale, ne pouvait s'empêcher d'admirer le grand esprit de son maître. — Quel habile homme que Monseigneur Don Quichotte! se dit-il à voix basse. Quand parfois je me mêle de sermonner, ou de débiter du bon, il dit que je devrais prendre un pupitre et m'en aller prêchant à tous coins de rue; mais, ma foi, c'est lui qui devrait bien ne pas faire d'autre métier. Comment diable un chevalier errant peut-il en avoir tant et de tant de couleurs dans la tête! Je me figurais qu'il ne s'entendait qu'en articles de chevalerie, mais qu'on mette sur le tapis ce qu'on voudra, jamais il n'est à court!

— Que dis-tu là, Sancho, demanda Don Quichotte, je crois t'entendre murmurer?

— Rien, rien, répondit Sancho; je ne murmure de rien. Je me disais seulement, à moi, tout bas, que je voudrais vous avoir entendu avant de me marier, comme je viens de vous entendre; il y a

gros à parier qu'il ne m'en aurait pas cuit si souvent depuis que je le suis.

— Ta Thérèse est donc bien mauvaise? dit Don Quichotte.

— Elle n'est pas bien mauvaise, si vous voulez, répondit Sancho, mais elle n'est pas bien bonne non plus, ou du moins elle n'est pas aussi bonne que je le souhaiterais.

— Tu as tort, Sancho, de médire de ta femme, reprit Don Quichotte; ne perds jamais de vue qu'elle est la mère de tes enfants.

— Oh! ma foi, à bon chat bon rat, répliqua Sancho. La bonne pièce ne me ménage guère non plus; quand une fois sa tête est montée, ce n'est plus une femme, c'est un vrai Lucifer, sur-tout dans ses quintes de jalousie.

Après trois jours de fêtes et de plaisirs, Don Quichotte obtint enfin de ses hôtes la permission de se remettre en campagne. Pendant son séjour chez Basile, il s'était lié particulièrement avec le licencié, cet habile escrimeur dont l'histoire a fait mention dans un des chapitres précédents; il l'avait prié de lui procurer un guide qui pût le conduire à la caverne de Montésinos, dans laquelle il avait conçu le projet de descendre, résolu de la fouiller jusque dans ses moindres détails et réduits, afin de voir par lui-même et de constater enfin toutes les merveilles que l'on en racontait dans le monde.

Le licencié avait promis son cousin, étudiant fameux, si jamais il en fût, et grand amateur de livres de chevalerie. — Le cousin, dit-il à Don Quichotte, est précisément l'homme qu'il vous faut. Il se fera, j'en suis sûr, un plaisir de vous conduire jusqu'à l'entrée de la caverne ; il pourra même, mieux que personne, vous faire voir ces mystérieux lacs de Ruidéra, dont on dit des choses si singulières dans toute l'Espagne, dans la Manche sur-tout. Sa compagnie d'ailleurs vous plaira ; c'est un charmant garçon, rempli de savoir et de talent ; en un mot, c'est un faiseur de livres, et très-connu, car jamais il ne manque de les dédier à nos plus grands seigneurs.

En effet, le jour et à l'heure convenus, le cousin se trouva prêt au rendez-vous du départ. Il avait pour monture une fort belle bourrique, pleine et prête à mettre bas, mais bonne marcheuse, bourgeoisement équipée, et décorée par-dessus son bât d'un beau surtout de toile, bordé de franges rouges. Sancho avait pansé à fond Rossinante et le grison, qui d'ailleurs étaient frais et reposés. Il avait complétement ravitaillé son bissac, celui du cousin n'était pas moins bien fourni ; en sorte qu'après force remercîments, force compliments à leurs aimables hôtes, Don Quichotte, son écuyer et le cousin se mirent gaiement en marche, et tirèrent du côté de la fameuse caverne de Montésinos.

Le premier soin de Don Quichotte fut de mettre le cousin en train de jaser, en le questionnant sur son genre d'études et d'occupations.

— Je suis auteur, répondit le cousin; je n'ai pas d'autre métier. J'écris continuellement; je fais imprimer tout ce que j'écris, et j'en forme quantité d'excellents livres aussi utiles qu'amusants. C'est moi qui ai composé le gros livre des *Livrées*. J'y décris, comme vous le savez sans doute, sept cent trois livrées différentes avec les chiffres, devises et couleurs de leurs armoiries correspondantes. Avec ce livre, les apprentis seigneurs qui veulent figurer dans les galas, dans les fêtes, dans les tournois, à la cour, à la ville, n'ont plus besoin de consulter l'un, de consulter l'autre, de se torturer le cerveau pour se composer des livrées convenables à leurs vues; il y en a dans mon ouvrage de composées pour tous les cas, pour toutes les intentions possibles..... Je viens d'achever un autre fameux livre que j'intitule : *les Métamorphoses*, ou *l'Ovide espagnol*. C'est un ouvrage unique pour l'invention et pour l'originalité. A l'imitation d'Ovide, mais dans le genre burlesque, j'y détermine ce que furent et d'où proviennent *la Giralda de Séville; l'Ange de la Madeleine; le Tuyau de Vécinguerra* à Cordoue; *les Taureaux de Guisando; la Montagne Noire; les Fontaines de Léganitos et de Lavapiés* à Madrid; celle *du Pou*; celle *du Tuyau*

doré; celle *de la Prieure,* etc., etc. Je fais connaître toutes les allégories, métamorphoses et transformations relatives à chaque objet; et je n'ai rien vu encore d'aussi amusant, de si curieux, de si instructif que cet ouvrage vraiment neuf.... Je suis l'auteur aussi du fameux livre intitulé : *Supplément à Polydore-Virgile, sur l'origine des choses.* Cet ouvrage-ci est d'une profondeur immense; il était de la plus effrayante difficulté. Quelle érudition ne fallait-il pas pour suppléer à toutes les omissions de Polydore! et, malgré son savoir prodigieux, combien de choses importantes n'avait-il pas oubliées! C'est moi, par exemple, qui ai découvert et démontré qui, en ce monde, a eu le premier rhume. C'est encore à moi qu'on doit de savoir aujourd'hui qui le premier a fait usage des frictions mercurielles pour se guérir du mal français : [6] cet article sur-tout est traité à fond, avec élégance et sans replique ; car je cite à l'appui l'autorité d'au moins vingt-cinq auteurs différents. Jugez de ce qu'un pareil ouvrage a dû coûter de recherches et de travail! Mais la peine n'est rien, elle est moins que rien, quand il s'agit d'être aussi essentiellement, aussi universellement utile.

Ici Sancho, qui avait écouté de toutes ses oreilles le savant cousin, prit la parole, et lui dit : — Monsieur, s'il vous plaît, (et que Dieu vous conserve tous les membres qu'il vous faut pour la fabrication

de vos livres!) pourriez-vous m'apprendre (oh! sûrement vous le pourrez, puisque vous n'ignorez de rien) qui le premier s'est gratté la tête en ce monde? Je serais presque d'avis, moi, que ce ne peut être que notre père Adam.

— Si cela n'est pas prouvé, répondit le cousin, du moins cela est très-probable; car Adam, sans contredit, eut tête et chevelure. Sûrement il n'exista pas sans y ressentir quelques démangeaisons; il est incontestable d'ailleurs qu'il fut le premier homme, donc il fut le premier qui se gratta la tête.

— Je le crois comme vous, reprit Sancho. A présent, dites-moi, je vous prie, qui fut le premier voltigeur de ce monde?

— Le premier voltigeur, répondit le cousin.... ma foi..... mon cher, cette question-ci n'est pas aussi facile que l'autre à résoudre d'emblée; elle demande de l'étude et des recherches. Mais je vous promets de m'en occuper aussitôt que je serai de retour à mes livres, et de vous donner satisfaction la première fois que nous nous reverrons.

— Monsieur le cousin, dit Sancho, je crois que, sans tant de peine, je vais vous trouver notre affaire. Il me vient en idée à moi que le premier voltigeur de ce monde a dû être Lucifer, le jour que, du haut du ciel, on le fit dégringoler jusqu'au fin fond de l'enfer. Qu'en dites-vous, vous?

— Bien trouvé! s'écria le cousin, bien trouvé,

mon cher ! Je vous assure que je ne trouverais pas mieux.

— Sancho, dit Don Quichotte, ni les demandes, ni les réponses que tu viens de faire ne sont de ton cru ; tu as pillé, mon cher enfant, tu as compilé.

— Bah, répondit Sancho, vous croiriez que j'ai besoin de l'aide du voisin pour faire de sottes demandes et de sottes réponses ! Détrompez-vous, Monseigneur ; à moi seul, rien qu'avec ce qui m'arrive dans la tête, je sens que j'en aurais pour jusqu'à demain matin.

— Sans t'en douter, Sancho, reprit Don Quichotte, tu viens de critiquer assez finement la pernicieuse manie de ces *savantasses* qui s'épuisent et consomment un temps et des efforts toujours précieux à rechercher ou à définir des choses fort inutiles ou fort indifférentes à tous égards.

En jasant ainsi et de diverses autres choses que l'histoire passe sous silence, la journée s'écoula. Vers le soir nos aventuriers arrivèrent à un petit bourg qui n'était plus qu'à deux lieues de la caverne de Montésinos. Ils s'y arrêtèrent pour y passer la nuit. Le cousin fit observer à Don Quichotte que si son intention était toujours d'entrer dans la caverne, il serait à propos de se précautionner d'une corde assez longue pour se faire descendre à force de bras jusqu'à une certaine profondeur ; attendu, qu'à moins de se précipiter dans cet abîme,

il n'y aurait probablement pas d'autres moyens praticables d'y pénétrer ; et Don Quichotte ayant déclaré que mort ou vif il en voulait voir et toucher le fond, fût-il au centre de la terre, ils firent emplette d'une centaine de brasses de corde de force convenable. Le lendemain, vers le milieu du jour, ils arrivèrent enfin à la caverne. Ils en trouvèrent l'entrée spacieuse, mais tellement couverte et embarrassée de ronces et d'épais buissons qu'à peine elle était reconnaissable.

Nos aventuriers mirent tous pied à terre ; et Don Quichotte, sur-le-champ, se fit attacher par-dessous les bras, tout armé, et le plus solidement possible, à l'un des bouts de sa corde. Pendant cette opération, Sancho, dont le cœur commençait à battre, hasarda quelques représentations sur les inconvénients d'une semblable aventure. — Songez encore une fois, mon bon maître, lui dit-il, à ce que vous osez entreprendre. Vous allez vous enterrer tout vif, ou peut-être vous rafraîchir à la glace, au fond de cet épouvantable puits. Eh ! pourquoi faire ? que peut-il nous en revenir, et qui diable vous oblige, vous plutôt qu'un autre, à fouiller cette infernale caverne ?

— Attache-moi, lie-moi solidement, et tais-toi, répondit Don Quichotte ; le reste ne regarde que moi. Pour qui donc cette prouesse sans pareille serait-elle réservée, si ce n'était pas pour moi seul ?

Quoi! m'écriai-je, Seigneur, vous seriez ce fameux Montésinos qui.... Seigneur, en ce cas, dites-moi, je vous supplie, si ce que l'on raconte de vous dans le monde est vrai. S'il est vrai que votre ami Durandart, en mourant, vous ait ordonné de lui ôter le cœur, et de le porter vous-même à madame Belerme sa bien-aimée ; s'il est vrai que vous ayez exécuté ponctuellement sa dernière volonté, et que vous vous soyez servi pour cela d'une petite dague, ainsi qu'il vous l'avait spécifié? « Rien n'est plus vrai, Seigneur, me »répondit Montésinos. Seulement, je vous observe »que ce ne fut point de la petite dague en ques»tion que je me servis, mais d'un poignard très»tranchant et très-aigu. »

— Ah! interrompit Sancho, c'était sûrement un de ces poignards si renommés de la fabrique de Ramont de Hocès de Séville.

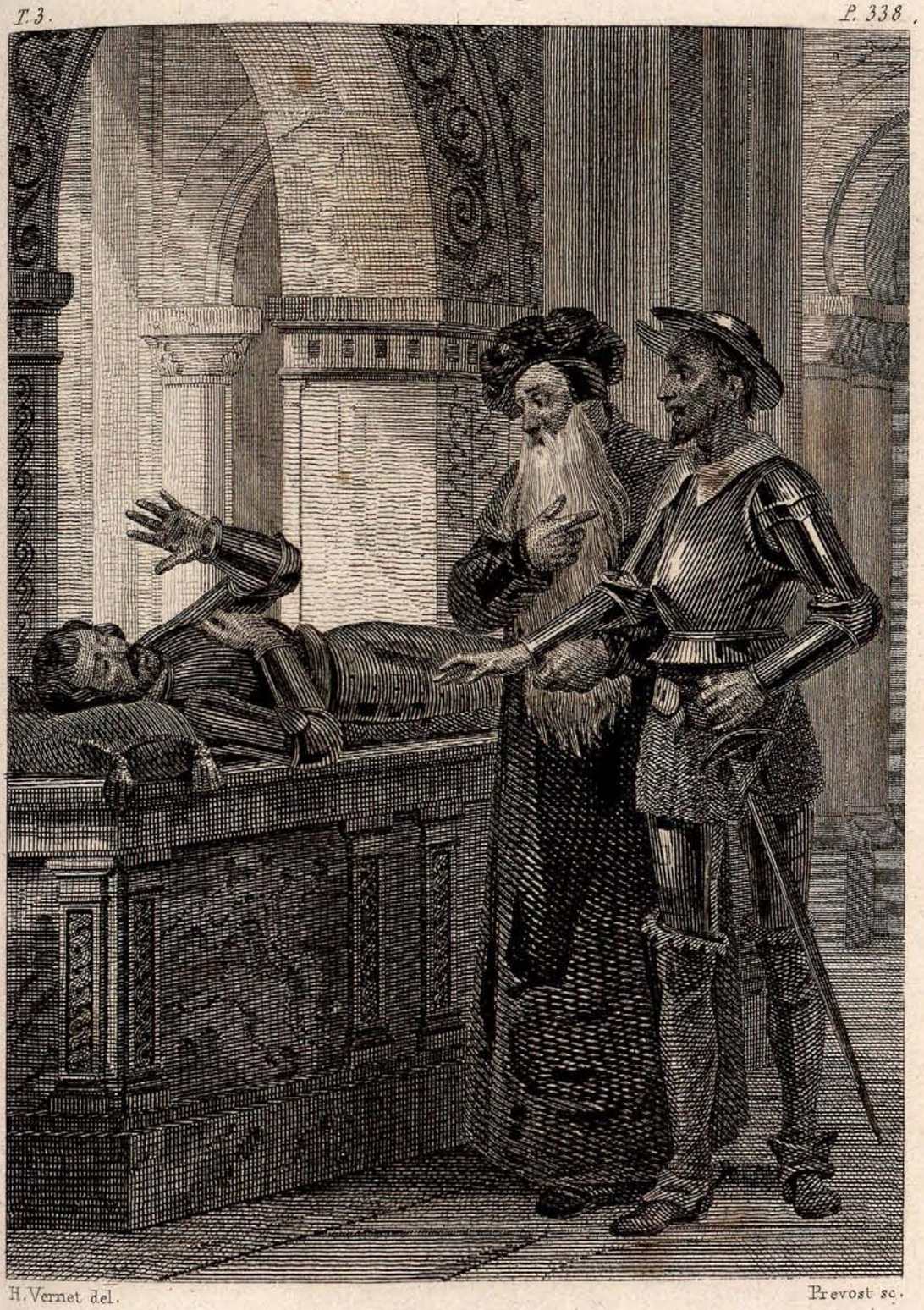
— C'est ce que Montésinos ne m'a point expliqué, répondit Don Quichotte... Mais je remarque que cela ne se peut, car ce Ramont de Hocès est de notre temps; et la journée de Roncevaux, où périt Durandart, est passée depuis je ne sais combien de centaines d'années. Au reste, de quelque fabrique que le poignard soit sorti, l'histoire n'en est ni moins touchante, ni moins véritable.

— Certainement, reprit le cousin; et ce n'était pas la peine d'interrompre pour si peu de chose.

Seigneur Don Quichotte, continuez, je vous en prie; je n'ai, de ma vie, rien entendu avec autant de plaisir.

— J'en ai beaucoup moi-même à vous raconter d'aussi belles choses, répondit Don Quichotte. Et, pour en revenir à Montésinos, je vous dirai, qu'entrés ensemble dans son palais de cristal, il m'introduisit dans une magnifique salle basse, au milieu de laquelle était un tombeau d'albâtre d'un goût exquis, et d'un fini précieux. Sur ce tombeau, gisait, couché tout de son long, un chevalier, non pas en bronze, ni en marbre, ni en jaspe, comme on en voit dans les tombeaux de ce monde, mais en chair et en os, comme nous voici, et encore couvert d'une partie de son armure. Il avait la main droite posée sur le cœur; et je pus juger, à cette main extrêmement nerveuse et velue, de la force prodigieuse qu'avait eue, de son vivant, le chevalier à qui elle appartenait. Montésinos, s'apercevant de ma surprise, s'empressa de prévenir les questions que j'allais lui faire. « Voilà l'infortuné Durandart! me dit-il » tristement. Voilà ce modèle accompli des vrais » chevaliers, des vrais amants, des vrais amis. De» puis sa mort, il est enchanté dans ce palais, ainsi » que moi qui vous parle, et quantité d'autres per» sonnes de l'un et de l'autre sexe. Nous le sommes » tous par le redoutable Merlin, ce fameux enchan-

T. 3. P. 338.



H. Vernet del. Prevost sc.

LE DON QUICHOTTE.

DON QUICHOTTE DANS LA CAVERNE DE MONTÉSINOS.

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUIN LEGUINA
Comunidad de Madrid

» teur français, que je ne crois point fils du diable,
» comme on le dit vulgairement ; mais que je crois
» plus habile encore, et plus subtil que son pré-
» tendu père. Pourquoi, comment nous a-t-il en-
» chantés ? C'est ce que personne ici ne sait. Nous
» savons seulement que les temps doivent nous
» l'apprendre ; et votre arrivée, Seigneur, confirme
» mes pressentiments sur l'approche d'un change-
» ment total dans notre situation. Quoi qu'il en
» soit, ce qui m'a toujours étonné le plus, ce qui
» m'étonne et m'étonnera toujours, c'est que Du-
» randart, que j'ai vu expirer entre mes bras, comme
» je vous vois actuellement ; c'est que Durandart,
» à qui j'ai moi-même ouvert le sein et ôté le cœur,
» son cœur, son véritable cœur qu'il me semble
» encore tenir inondé de mes pleurs, entre mes
» mains tremblantes et dégouttantes de sang ; son
» cœur, qui était d'un volume énorme, qui pesait
» au moins six livres (preuve que les naturalistes
» n'ont pas tort, quand ils prétendent que l'homme
» a ce viscère gros en proportion de la grandeur de
» son courage) ; enfin, c'est que Durandart, tout
» mort qu'il est, et depuis si long-temps, soupire,
» se plaigne, et parle encore, de temps en temps,
» comme s'il était aussi vivant que vous et moi. »

A l'instant même, en effet, j'entendis le malheureux Durandart jeter un long cri de douleur, et prononcer distinctement ces mots, que je crois

encore entendre : « O mon cousin Montésinos! »s'écria-t-il, lors de ma dernière heure je vous »avais pourtant conjuré de m'ouvrir le corps avec »votre petite dague sitôt que je serais trépassé, »d'en tirer mon cœur, et de le porter de suite à »Belerme, ma bien-aimée.» — « Eh, mon cher cou- »sin! répondit le vénérable Montésinos, n'ai-je »pas fait tout ce qu'au triste jour de notre désas- »tre vous m'ordonnâtes à votre dernière heure? »Oui, Seigneur Durandart, aussitôt que j'eus reçu »votre dernier soupir, je vous ouvris moi-même le »sein, j'en tirai votre cœur bien entier, et, avec »tout le soin possible, je le ressuyai délicatement »dans un mouchoir de fine dentelle ; et après vous »avoir enterré, je le portai, suivant vos ordres, »en France, et en toute diligence. Je poussai »même la précaution jusqu'à le saupoudrer de »sel au premier village par où je passai, afin de »le garantir de la putréfaction, et de pouvoir »le remettre, sinon frais, du moins présentable, »à madame Belerme. Elle est ici, mon cher cou- »sin, votre bien-aimée madame Belerme ; elle »pourrait vous rendre témoignage de ma ponctua- »lité. Elle y est ainsi que vous et moi, ainsi que »votre écuyer Guadiana, que la dame Ruidéra, »ses sept filles, ses deux nièces, et beaucoup »d'autres de nos amis et de nos connaissances. »Nous sommes tous enchantés par le magicien

» Merlin. Mais, par un effet de sa puissance, on ne » meurt point ici. Depuis plus de cinq cents ans » qu'il nous y tient, il ne nous manque encore que » la dame Ruidéra, ses filles et ses nièces ; et ce » n'est point la mort qui nous a privés de leur pré- » sence, c'est Merlin lui-même, qui, touché de » leur douleur, ou embarrassé de leurs intarissa- » bles larmes, les a métamorphosées en autant de » lagunes. Elles figurent maintenant comme telles, » et sous le nom commun des étangs de Ruidéra, » dans la province de la Manche. Guadiana,[7] vôtre » fidèle écuyer, a eu aussi le même sort ou à-peu- » près. Attendri, fatigué peut-être par ses pleurs » et ses gémissements, Merlin, un jour, le méta- » morphosa en fleuve; et soudain nous le vîmes » s'élancer vers la surface de la terre. Mais à peine » il y envisagea le soleil, que, désespéré de ne » plus partager avec vous la vue de l'astre vivi- » fiant, il s'engouffra tout entier dans les entrailles » de la terre. Il ne put y tenir long-temps : son nou- » veau caractère le portant malgré lui par-tout » où il se trouvait des issues, bientôt il lui fallut » reparaître sur l'horizon. A la première occasion » favorable, il s'engloutit et disparut encore, pour » reparaître et disparaître plusieurs fois encore, jus- » qu'à ce que, grossi par les eaux des filles et des » nièces de la Ruidéra, qu'une ancienne amitié » et la conformité de leurs chagrins portaient à se

» réunir à lui, il est devenu si volumineux, qu'il ne » lui a plus été possible de se dérober sous terre » aux regards des humains. Forcé alors de couler » à ciel découvert, il a pris son cours vers le Por- » tugal, qu'il traverse pour aller s'abîmer dans l'O- » céan. Malgré sa grandeur majestueuse, par-tout » il conserve le sombre caractère de sa mélancolie. » Ses rives ne sont ni riantes ni fleuries comme » celles du Tage si justement surnommé le doré. » Ses flots tristes et sans vie, ne nourrissent point, » comme ceux du Tage, des poissons brillants de » beauté ou d'un goût délicieux; on n'en trouve que » de chétifs, sans couleurs comme sans saveur, dans » ses eaux languissantes. Il semble qu'insensible » aux avantages de son rang parmi les fleuves, il » ne cherche à jouir que de sa tristesse inconsola- » ble, et du souvenir de son maître chéri.... Ce » que je viens de vous dire, mon cher cousin, cent » fois déjà je vous l'avais dit; mais, n'ayant jamais » obtenu de vous la moindre réponse à ce sujet, » je pensais, ou que vous ne m'en croyiez point, » ou que vous n'aviez point la faculté de m'enten- » dre : et Dieu sait comme j'en étais affligé. Aujour- » d'hui j'ai bien d'autres nouvelles à vous appren- » dre ; et si celles-ci ne soulagent point vos dou- » leurs, du moins elles ne les aggraveront point. » Ouvrez les yeux, cher cousin, ouvrez-les tant » que vous pourrez; vous verrez à votre côté ce

» grand chevalier dont le savant Merlin a prédit » tant de prodiges ; le fameux Don Quichotte de la » Manche, celui qui a ressuscité, plus auguste que » jamais, l'antique chevalerie errante depuis si » long-temps oubliée. Nous pouvons enfin espérer » que bientôt il rompra l'enchantement qui nous » opprime depuis tant de siècles ; car une si mer- » veilleuse prouesse ne pouvait être réservée qu'au » plus merveilleux des chevaliers. » — « Ainsi soit-il, » répondit Durandart d'une voix faible et lamen- » table. Mais s'il n'en était pas encore ainsi, cou- » sin, qu'y pourrions-nous faire?.... Prendre pa- » tience, cousin, prendre patience ; battre les » cartes de nouveau, et attendre encore la bonne » chance. » Et, en finissant ce peu de mots, il se re- tourna de l'autre côté, comme pour me notifier qu'il ne parlerait plus.

J'entendis en ce moment un lugubre charivari de cris féminins entrecoupés de sanglots et de profonds soupirs retentissants. Ce bruit extraordi- naire me fit soudain porter mes regards sur ma droite, et à travers la muraille transparente, je vis passer dans une galerie voisine une longue proces- sion de femmes rangées sur deux files. Elles étaient toutes vêtues en grand deuil, le visage découvert, et coiffées à la turque, en très-beaux turbans blancs. Au bout et sur le milieu de ces deux files marchait une femme seule, qu'à son air de gran-

deur autant qu'à la place distinguée qu'elle occupait dans le cortége, on reconnaissait aisément pour le personnage principal de la cérémonie. Elle était vêtue de noir aussi ; mais son turban, deux fois plus volumineux que celui des autres, était d'ailleurs distingué par de longues barbes blanches qui descendaient par-derrière jusqu'à terre. Elle ne me parut point jolie : deux gros sourcils noirs qui se confondaient l'un dans l'autre par-dessus un petit nez fort aplati, une grande bouche, de grosses lèvres assez vermeilles cependant et toujours entr'ouvertes ; des dents d'un blanc jaunâtre, espacées entre elles, de manière qu'elle paraissait en avoir perdu au moins une entre chacune de celles qui lui restaient ; tous ces traits réunis formaient un ensemble, un genre de physionomie qui ne me plurent point. Elle portait sur ses deux mains, et à découvert, sur un grand mouchoir blanc, un cœur naturel, ridé, desséché, presque noir, sur lequel ses yeux baignés de larmes étaient fixés. « Voilà, me dit Montésinos, madame Belerme avec » toutes ses femmes ; c'est celle qui ferme le cortége ; » elle porte elle-même le cœur de son amant. Quatre » fois la semaine elle fait cette lugubre procession » pour honorer la mémoire de l'infortuné Duran- » dart, et pour pleurer publiquement sur la triste » relique qu'elle en possède encore. Je crois m'a- » percevoir que vous ne la trouvez pas très-belle,

» ou du moins que vous la trouvez fort au-dessous » de sa grande réputation de beauté. Mais tant » de mauvaises, tant de tristes nuits, tant de jours » de douleur qu'elle a passés depuis qu'elle est en- » chantée ici ; le spectacle continuel de ce cœur » que jamais elle ne quitte de vue, et qui doit » continuellement déchirer le sien, n'ont pu man- » quer de faner un peu sa fraîcheur et ses char- » mes. Vous sentez, Seigneur, sans que je vous » l'observe, que depuis bien des siècles, et par con- » séquent depuis bien des mois, Belerme n'est plus » d'âge à ce que l'on puisse attribuer à certaine » autre cause ces yeux cernés que vous lui voyez, » et ce soupçon de jaunisse répandu sur son visage. » Croyez-donc, Seigneur, que, sans ses cinq ou six » cents ans de chagrin et de pleurs, Belerme, en » beauté, en grâces, en appas, ne le céderait en- » core à personne, pas même peut-être à cette » célèbre Dulcinée du Toboso, si renommée sur » toute la surface de la terre, qu'il en a pénétré » quelque bruit jusqu'à nous. » Tout doux, tout doux, Seigneur Don Montésinos, interrompis-je alors ; veuillez, je vous prie, raconter vos histoires rondement, prudemment, et sur-tout sans y introduire de ces comparaisons qui clochent toujours ou qui blessent toujours quelqu'un. Je vous soutiens, moi, Seigneur, que l'incomparable Dulcinée du Toboso, est ce qu'elle est; que madame Dona

Belerme, que je n'en respecte pas moins, a été.... ce qu'elle fut, et que c'est tout ce qu'on doit se permettre d'en dire. « Pardon, mille fois pardon, » Seigneur Don Quichotte, me répondit Montésinos. » Je confesse mon étourderie. J'aurais dû prévoir, » en effet, que le chevalier sans égal, que l'incom- » parable Don Quichotte pouvait seul être le cheva- » lier de l'incomparable Dulcinée, et j'aurais dû » par conséquent me mordre sept fois la langue » avant de hasarder la comparaison qui vous of- » fense. » Moyennant cette excuse très-admissible que me fit le grand Montésinos, ma colère, prête à éclater, se calma, et les choses en restèrent là sur ce chapitre.

— Hé bien, moi, s'écria Sancho, je m'étonne que vous n'ayez point sauté à la barbe de monsieur le gouverneur du château de cristal, ou que vous ne lui ayez point brisé les os, pour lui apprendre qu'on doit toujours réfléchir ses paroles avant de les lâcher.

— Mon cher Sancho, répliqua Don Quichotte, chevaliers ou non, tous les vieillards sont respectables, sur-tout quand ils ont le malheur d'être enchantés; et assurément il me suffit d'avoir su mettre Montésinos à la raison, sans manquer aux égards qui lui étaient dus, sur-tout dans son propre palais.

— Je ne comprends pas trop, dit alors le cousin,

comment le Seigneur Don Quichotte, en si peu de temps qu'il a passé dans la caverne, a pu y voir, y dire et y entendre tant de grandes et si curieuses choses?

— Combien donc y a-t-il de temps que j'y suis descendu? demanda Don Quichotte.

— Guère plus d'une heure, répondit Sancho.

— Cela ne se peut, reprit Don Quichotte. Je suis certain d'y avoir vu trois fois le jour naître et tomber: ainsi, à mon compte, c'est bien au moins soixante et douze heures que j'ai passées dans ces régions souterraines.

— Monseigneur peut bien avoir raison, dit Sancho, car puisque ces régions-là sont les pays des enchantements, les choses n'y doivent pas être comme dans les autres pays; et il se peut que ce qui ne nous a paru qu'une heure ici, ressemble là-bas à trois jours et trois nuits.

— Cela me paraît sensible et très-facile à concevoir, reprit Don Quichotte.

— Et pendant ces soixante et douze heures, demanda le cousin, votre Seigneurie a-t-elle pris, a-t-elle mangé quelque chose?

— Rien du tout, répondit Don Quichotte; je n'y ai pas même songé, je n'ai pas senti le moindre appétit.

— Les enchantés ne mangent donc point? demanda le cousin.

— Non, répondit Don Quichotte; par conséquent ils ne digèrent point, et ne digérant point, ils ne sont point assujettis aux mêmes fonctions corporelles que nous. Cependant on croit assez généralement que les ongles, la barbe et les cheveux leur croissent comme à nous.

— Et dorment-ils les enchantés? demanda Sancho.

— Non certainement, répondit Don Quichotte. Du moins puis-je certifier que, pendant les trois jours que j'ai passés avec eux, je n'en ai pas vu un seul fermer l'œil, et que quant à moi l'envie ne m'en est pas même venue.

— C'est bien ici le cas, reprit Sancho, de poser le bon proverbe qui dit : *Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es.* Je ne m'étonne donc guère que, parmi des enchantés qui ne boivent, ni ne mangent, ni ne dorment, votre Seigneurie n'ait ni bu, ni mangé, ni dormi..... Mais que le diable ou plutôt que le bon Dieu m'emporte, si je crois une virgule de tout ce que vous venez de nous conter.

— Vous n'en croyez rien! s'écria le cousin. Comment donc pouvez-vous concevoir qu'en si peu de temps le seigneur Don Quichotte ait pu, quand il l'aurait voulu, inventer et arranger ensemble et aussi bien un aussi grand nombre de menteries si singulières?

— Je ne prétends pas dire que monseigneur ait

fabriqué des menteries, répondit Sancho; Dieu m'en préserve!

— Comment l'entends-tu donc? demanda Don Quichotte.

— J'entends, je crois tout bonnement, répondit Sancho, que ce diable de Merlin, ou ces démons de magiciens qui ont enchanté toute la bande que vous avez vue et hantée dans ce trou, vous ont aussi labouré la cervelle, et qu'ils vous y ont fourré ce ramas de visions que vous nous avez contées, sans compter celles que vous nous conterez sans doute encore; car, à coup sûr, vous n'êtes pas au bout.

— Tu pourrais avoir quelque apparence de raison, répliqua Don Quichotte, si je n'avais pas pris toutes précautions pour m'assurer que je voyais de mes deux yeux, que j'entendais de mes deux oreilles, et que je touchais de mes propres mains. Que diras-tu donc quand tu sauras encore (entre autres choses non moins merveilleuses que le grand Montésinos m'a fait voir, et que je raconterai à loisir, chemin faisant, à mesure que le temps et les lieux le comporteront mieux que ceux-ci); quand, dis-je, tu sauras encore que ce matin même, me promenant avec mon vénérable conducteur, j'ai aperçu sur les gazons d'un bosquet délicieux, trois paysannes qui s'amusaient à gambader et à sauter à qui mieux mieux comme

des jeunes chèvres ; et qu'en les regardant avec attention j'ai reconnu l'une d'elles pour ma sans pareille Dulcinée, et les deux autres pour ces deux mêmes paysannes qui accompagnaient ma dame le jour que nous les rencontrâmes à leur sortie du Toboso ? J'ai demandé bien vite à Montésinos qui étaient ces dames. « Je ne les connais point, m'a-» t-il répondu, je ne les vois ici que depuis fort peu » de jours ; mais je présume que ce sont quelques » malheureuses princesses condamnées très-récem-» ment à la même destinée que nous. Ce séjour, » au reste, est peuplé d'un grand nombre de dames » célèbres, tant anciennes que modernes, qui s'y » trouvent enchantées sous mille formes différentes, » plus ou moins bizarres. Nous y avons entre autres » la fameuse reine Genièvre, que je connais par-» ticulièrement, et son honorable duègne, ma-» dame Quintagnone, la même qui versa le vin à » boire à Lancelot, quand il revint de Bretagne. »

A cette nouvelle histoire, Sancho répondit d'abord par un grand éclat de rire qu'il lui fut impossible de contenir. Il savait, à n'en pouvoir douter, que l'enchantement des trois paysannes n'était qu'un tour de sa façon, auquel il était bien assuré que Merlin n'avait pas mis la main ; et il en conclut facilement que son seigneur était devenu complétement visionnaire et fou. — Eh ! mon cher maître, lui dit-il lorsque sa bouffée de rire fut

un peu calmée, dans quel triste état vous a mis ce seigneur Montésinos, et qu'êtes-vous donc allé chercher dans cet autre monde. Dans celui-ci du moins vous aviez votre tête à vous, et autant saine qu'il avait plu à Dieu de vous la façonner. Vous raisonniez avec l'un, vous conseilliez l'autre ; c'était un plaisir de vous entendre. Mais à présent, depuis votre voyage là-bas, vous n'ouvrez plus la bouche que pour débiter des monceaux de disparates ou de bêtises les plus pommées qu'on se puisse imaginer.

— Comme je te connais à fond, Sancho, reprit Don Quichotte, je sais le cas que je dois faire de tes remontrances.

— Et moi, repartit Sancho avec vivacité, je sais le cas que je dois faire de vos histoires ; et quand vous me battriez, quand vous me tueriez pour ce que je viens de vous dire, j'aurais du moins la satisfaction d'avoir essayé de vous remettre dans votre bon sens... Tenez, Monseigneur, causons amicalement, ne nous fâchons point, et dites-moi, je vous en prie, comment vous avez pu connaître que c'était notre dame ? Lui avez-vous parlé ? vous a-t-elle répondu ?

— Non, répondit Don Quichotte, mais elle avait les mêmes vêtements que lorsque nous la rencontrâmes ; d'ailleurs tu vas voir toi-même, par ce qui me reste à te raconter, qu'il est impossible que je m'y sois trompé. Je lui ai d'abord adressé la parole

pour la complimenter; ma voix a paru la frapper; elle m'a fixé, reconnu, je crois, et de suite, pour toute réponse, elle s'est mise à fuir avec tant de vitesse, qu'à coup sûr une flèche n'aurait pu l'atteindre. Néanmoins j'allais la suivre à toutes jambes, et certainement je l'aurais poursuivie jusqu'à extinction, si Montésinos, en souriant, ne m'eût retenu par le bras. « Vous vous fatigueriez en vain, » m'a-t-il dit. D'ailleurs le moment est venu de » vous en retourner là-haut, et rien ne peut le dif- » férer. Partez, Seigneur, a-t-il ajouté; vous saurez » dans peu ce que vous aurez à faire pour parvenir à » nous désenchanter tous, moi, Belerme, Duran- » dart, et tous les infortunés habitants et habitantes » de ce séjour magique. » Mais comme je me retournais pour obéir à Montésinos, une des deux suivantes de la malheureuse Dulcinée est venue m'accoster sans que je l'eusse vue ni entendue. Elle fondait en larmes, à peine elle pouvait parler, tant elle était émue. « Madame Dulcinée du » Toboso, m'a-t-elle dit, m'envoie vous présenter ses » baisemains, Seigneur, et vous demander des nou- » velles de votre santé; et par la même occasion, » comme elle est ici dans une extrême disette, elle » vous conjure, au nom de ce qui vous est le plus » cher au monde, de lui prêter une demi-douzaine » de réaux sur ce cotillon de futaine. Il est tout » neuf, et, foi de fille d'honneur, elle promet de vous

»les rembourser incessamment. » Est-il bien possible, Seigneur, me suis-je écrié, pénétré de surprise et de compassion, en m'adressant à Montésinos, est-il bien vrai qu'ici les enchantés d'un rang aussi distingué soient exposés à une pareille détresse? — « Seigneur Don Quichotte de la Manche, »m'a répondu Montésinos, la misère et les besoins »pénètrent par-tout; nulle part on n'en est à l'abri, »pas même les enchantés ici : et puisque madame »Dulcinée du Toboso vous demande à emprunter »six réaux sur un nantissement qui les vaut à coup »sûr, c'est qu'elle en est très-pressée; je crois que »vous ne devez pas les lui refuser. » — Je ne recevrai point son cotillon! me suis-je écrié avec indignation; je ne lui donnerai point non plus les six réaux qu'elle demande, car malheureusement je n'en ai que quatre sur moi.... Et sur-le-champ, Sancho, je les ai tirés de ma poche où je me rappelai que tu les avais mis l'autre jour pour faire mes aumônes; et je les ai remis à la suivante, en lui disant : Vous assurerez votre illustre maîtresse, ma belle amie, que j'ai l'âme navrée de sa situation malheureuse, et que je voudrais avoir à lui offrir tous les trésors de Crésus.... Vous lui direz que ma santé sera toujours nulle tant que je serai privé du bonheur de la voir et de jouir de son aimable conversation; qu'ainsi je la supplie tant que je le puis de procurer au plus vite cette félicité délectable à

son fidèle esclave, à son constant et dévoué chevalier. Dites-lui encore, belle suivante, que dans peu, dans moins de temps que peut-être elle ne le pense, elle apprendra que ce n'est point en vain que j'ai fait et que je refais pour elle le serment que fit le marquis de Mantoue lorsqu'il trouva son neveu Baudouin expirant sur la montagne, de ne point manger pain sur nappe, *et cætera, et cætera,* jusqu'à ce qu'il l'eût vengé. Oui, belle suivante, je fais pour madame Dulcinée le serment du marquis de Mantoue dans tout son contenu, et de plus je jure de parcourir et battre les sept parties du monde avec plus de ponctualité encore que l'infant Don Pedro de Portugal, et sans reprendre haleine jusqu'à ce que je sois parvenu à la désenchanter complétement. — « C'est bien le moins que votre Seigneurie »doive à ma maîtresse, » m'a répondu la suivante; et au lieu de me faire une révérence à l'ordinaire, en recevant mes quatre réaux que je lui ai mis dans la main, elle m'a fait une cabriole d'au moins deux vares de hauteur, et a disparu comme un éclair.

— Jésus! Jésus! s'écria Sancho, en voilà-t-il de fortes! Bon Dieu! est-il donc possible qu'il y ait eu des enchanteurs de force capable de changer en folie aussi exorbitante le bon esprit qu'avait mon pauvre maître! Eh, Monseigneur! Monseigneur! pour Dieu, pour votre honneur, rentrez donc en

vous-même, et défaites-vous de ce fatras de visions qui vous bouleversent la cervelle.

— Tes expressions, Sancho, pourraient me déplaire, répondit Don Quichotte, si je ne les savais uniquement inspirées par ton attachement pour moi; et, en cette considération, je veux bien ne m'en point offenser. Je conçois d'ailleurs qu'ignare et bouché comme tu l'es, tu doives tenir pour impossible tout ce qui n'est pas à la portée de ton obtuse intelligence; mais avec le temps, mon enfant, et à force de m'entendre, tu te formeras. Il me reste à te raconter bien d'autres choses que j'ai aussi vues là-bas. Elles te rendront croyables, j'espère, celles que déjà je t'ai racontées, qui pourtant n'étaient pas, ce me semble, de nature à rendre ta crédulité si récalcitrante.

CHAPITRE XXIV.

Où l'on raconte un tas de babioles qui pourtant ne sont rien moins qu'inutiles pour l'intelligence de cette fameuse histoire.

Le traducteur de cette grande histoire, annonce qu'ici, en marge de son original, il s'est trouvé une note écrite de la main du savant Cid Hamet Bénengély, relative à l'aventure de la caverne de Montésinos ; et en voici la traduction :

« Je suis loin d'ajouter foi à tout ce que mon » héros raconte dans le chapitre précédent. Jus- » qu'ici toutes ses aventures naturellement ame- » nées, n'ont rien présenté que de très-croyable ; » mais celles de la caverne de Montésinos étant » évidemment hors de toute vraisemblance, j'avoue » que moi-même j'ai peine à y croire. Cependant, » comment concevoir que mon Don Quichotte, franc » et loyal gentilhomme, chevalier plein d'honneur, » et toujours prêt à se faire assommer plutôt que » de s'avilir, se soit permis de mentir aussi ef- » frontément ? Sans doute on ne peut le soupçon- » ner. D'un autre côté, si l'on considère comment

» son récit est circonstancié, on ne peut concevoir » non plus qu'en si peu de temps il ait pu com- » poser une fable aussi riche de détails si bien liés » les uns aux autres. Si donc l'aventure de la caverne » de Montésinos paraissait apocryphe à quelques- » uns, je ne m'en étonnerais pas ; moi-même je » l'ai écrite sans trop savoir à quoi m'en tenir. Mais » je m'en lave les mains, et je la donne sans l'affir- » mer ni fausse ni véritable. C'est à vous, mon hono- » rable lecteur, à la juger comme bon vous sem- » blera. Peut-être penserez-vous qu'elle ne fut » véritable que dans le cerveau délirant de Don » Quichotte, et que, de bonne foi, il prit pour du » vrai ce qui ne fut qu'un de ces songes fantastiques » auxquels il devait être fort sujet. Je dois, au » reste, vous prévenir qu'il passe pour constant » qu'avant sa mort il a confessé en avoir rêvé le » canevas, et l'avoir brodé en matériaux pris çà et » là dans ses romans de chevalerie. »

Le traducteur, après cette note, continue l'histoire comme il suit.

Don Quichotte était si satisfait d'avoir retrouvé sa Dulcinée, encore qu'il ne l'eût retrouvée que dans la misère et cruellement enchantée, qu'en ce moment il était en disposition de tout endurer avec plus d'aménité qu'à son ordinaire. Il est à présumer que, sans cette circonstance, Sancho n'aurait pas évité peut-être quelques coups de bois

de lance, en manière de coups de bâton, pour toute réponse à ses remontrances peu respectueuses, et au ton plus que libre dont il les avait présentées à son bon maître. Le cousin, aussi surpris de la douceur du chevalier que de l'audacieuse familiarité de l'écuyer, et tremblant qu'à la fin il n'en résultât bosse ou plaie pour Sancho, s'empressa de rompre leur discussion, et dit : — Quant à moi, Seigneur Don Quichotte de la Manche, je regarde comme la plus heureuse journée de ma vie, celle que j'aurai aujourd'hui passée avec vous. Elle me vaut trois précieux avantages : le premier, celui dont sûrement je me félicite le plus, est d'avoir fait connaissance avec votre Seigneurie. Le second est d'avoir appris l'histoire de la métamorphose de Guadiana en fleuve, et de connaître sa véritable origine ainsi que celle des fameux lacs de Ruidéra. Vous sentez que c'est un superbe morceau, un morceau précieux à placer dans mon *Ovide espagnol.* Le troisième, enfin, est d'avoir découvert une preuve certaine de l'ancienneté des cartes à jouer; car leur existence du temps de Charlemagne me paraît rigoureusement démontrée par ces paroles que vous dites que prononça Durandart en vous tournant le dos, après avoir écouté la longue harangue de son ami Montésinos : *Prendre patience, cousin, prendre patience ; battre les cartes de nouveau, et attendre encore la bonne chance.* Il est

évident que depuis que Durandart est enchanté, personne n'est allé là-bas lui apprendre cette expression proverbiale ; il la connaissait donc de son vivant. De plus, il est de fait qu'il vivait en France sous le règne de Charlemagne ; d'où je conclus que du temps de cet empereur, les cartes à jouer étaient déjà inventées. Cette importante découverte fera merveille dans mon *Supplément à Polydore-Virgile sur l'origine des choses*, auquel précisément je travaille en ce moment, et où je crois me souvenir qu'il n'en est pas question. Elle y figurera d'autant mieux, qu'elle se trouve appuyée de l'autorité du seigneur Durandart, témoin oculaire de la première considération, et d'une véracité qui n'est point équivoque, puisqu'il était chevalier.

— J'approuve fort toutes vos idées, répondit Don Quichotte ; mais si Dieu permet qu'on ne vous refuse pas approbation et permission d'imprimer de pareils livres, que sur-tout quelque imprimeur veuille bien en faire la dépense, espérez-vous trouver facilement à qui le dédier?

— Oh! répondit le cousin, nous ne manquons pas en Espagne d'illustrissimes ni d'excellentissimes.

— Il est vrai, reprit Don Quichotte, qu'il y en a beaucoup, que beaucoup peut-être méritent bien des hommages littéraires ; mais il en est peu qui daignent les accepter. Presque tous nos grands sem-

blent craindre de s'engager à la bienveillance envers un auteur qui, en effet, en mérite toujours un peu quand il leur a consacré publiquement le fruit de ses veilles ; qui même en mériterait beaucoup, si un pareil hommage était en tête d'un ouvrage fait pour passer à la postérité. Je ne connais en Espagne qu'un digne Mécène, prince magnanime et capable de prendre à lui seul sous sa protection tout ce qui n'est pas sans quelque mérite; et si j'osais publier ce que je sais de ses vertus, de sa générosité, de ses lumières, peut-être ferais-je rougir plus de quatre de ses égaux qui ne savent pas l'imiter.... Mais en voilà sur ce chapitre assez pour le moment; notre journée tire à sa fin, et je crois qu'il est temps de chercher à nous gîter pour la nuit prochaine.

— Je connais dans ce canton, dit le cousin, un ermitage où demeure un fameux ermite, bon chrétien, brave homme, et charitable au possible, qui, dit-on, fut autrefois soldat. Tout près de l'ermitage il a fait bâtir une maisonnette où, toute petite qu'elle est, nous pourrons, si vous le voulez, passer la nuit.

— Et a-t-il des poules ce brave ermite? demanda Sancho.

— Je présume, répondit Don Quichotte, que celui-ci n'en manquera pas plus que son confrère; car ces messieurs aujourd'hui ne sont plus ce qu'étaient les ermites des déserts d'Égypte, qui ne se couvraient que de feuilles de palmier, et ne se nour-

rissaient que de racines sauvages. Ce n'est pas que je veuille censurer le relâchement des ermites modernes en louant l'austérité des anciens, mais seulement vous faire remarquer comme avec le temps la ferveur de la pénitence s'est attiédie. Je n'en tiens pas moins ceux d'aujourd'hui pour des personnages très-édifiants ; car au bout du compte un hypocrite qui joue parfaitement le saint homme, scandalise toujours moins que le pécheur impudent qui ne prend pas la peine de dissimuler ses vices.

En ce moment ils virent approcher un campagnard à pied qui faisait trotter devant lui, à coups redoublés de bâton, un mulet chargé, tant qu'il en pouvait porter, de lances et de hallebardes. Cet homme, en les dépassant, les salua sans dire mot, et continua sa route d'un air très-pressé. — Bon homme, lui cria Don Quichotte, quand vous vous arrêteriez un moment avec nous, votre pauvre mulet ne s'en trouverait pas plus mal, car vous paraissez exiger de lui beaucoup plus qu'il ne voudrait.

— Cela ne se peut, Messieurs, répondit le campagnard toujours trottant ; on m'attend, je ne puis m'arrêter une minute. Si pourtant vous avez fantaisie de savoir ce qui se mitonne, comme je pense gîter à l'hôtellerie au-dessus de l'ermitage si je n'y trouve pas ordre de marcher sans m'y arrêter, je pourrai vous y conter tout, moyennant que vous

veniez y coucher aussi. Quant à présent, avec votre permission, il faut que j'aille et bien vite.

Et tout en répondant ainsi le campagnard allait si grand train, que Don Quichotte n'eut pas le temps de le questionner davantage. Mais la curiosité de notre chevalier s'en trouva si agacée, qu'il donna l'ordre de partir à l'instant, et d'aller droit à l'hôtellerie sans toucher à l'ermitage où d'abord, d'après l'avis du cousin, il s'était proposé de passer la nuit. Ils montèrent donc tous les trois chacun sur sa bête, et ils s'acheminèrent en hâte vers l'hôtellerie. Cependant, lorsqu'ils se trouvèrent vis-à-vis et près de l'ermitage, sur la proposition du cousin d'y boire, rien qu'en passant, un coup de vin frais, Don Quichotte s'y laissa conduire au gré de Sancho qui, ravi de cet incident, prit les devants en talonnant le grison qu'il poussait vers le saint lieu. Mais le malencontreux Sancho était dans un de ses quarts d'heure de guignon, et sa mauvaise fortune voulut que l'ermite ne se trouvât point au logis. Il n'y avait qu'une vieille intendante qui s'empressa de notifier l'absence du maître.

— N'importe, lui dit Sancho, n'y aurait-il pas moyen, pendant qu'il n'y est pas et en payant, de boire un coup en passant?

— Mon maître, répondit-elle, n'a rien à vendre chez lui ; si un verre d'eau gratis vous fait plaisir, je vous le donnerai de bon cœur.

—Si de l'eau gratis m'eût fait plaisir, répondit Sancho, je n'aurais pas manqué de m'en régaler en chemin. J'ai trouvé assez de puits qui m'auraient évité la peine de venir jusqu'ici... Ah! noces de Camache! ah! succulente maison de Don Diégo! combien de fois encore j'aurai occasion de vous regretter!

Nos aventuriers laissèrent là l'ermitage et reprirent le chemin de l'hôtellerie. A peu de distance devant eux, ils aperçurent un jeune homme qu'ils eurent bientôt joint, parce qu'il allait sans se presser. Il portait sur l'épaule une longue épée à laquelle était suspendu un petit paquet de nippes; il était sans veste ni gilet, en caleçon de toile, en fins bas de soie poudreux, et en petits souliers citadins. Il n'avait sur le corps, par-dessus sa chemise à jabot flottant, qu'un habit écourté de velours râpé presque par-tout jusqu'au vif. Ce jeune homme paraissait avoir de dix-huit à dix-neuf ans; il était d'une figure intéressante, d'une tournure leste et vigoureuse. Pour charmer l'ennui de la marche, il s'en allait chantant la *Séguidilla :*

Chassé par la misère,
Je m'en vais à la guerre;
Si j'avais de l'argent,
Je ne courrais pas tant, etc.

Don Quichotte, le premier, le joignit et lui adressa la parole. —Vous voyagez bien à la légère, Mon-

sieur le galant, lui dit-il ; y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez si gaiement?

—Je vais à la guerre, Seigneur, répondit le jeune homme ; et pour deux raisons je marche à la légère : l'une parce que je n'ai pas le moyen d'être autrement vêtu, l'autre parce qu'il fait très-chaud.

— Dites donc seulement que c'est à cause de la chaleur, reprit Don Quichotte ; car vous n'avez pas l'air d'être dénué au point de manquer de vêtements.

—Ma foi, j'ai dans mon petit paquet la veste et la culotte de l'habit que j'ai sur le corps, répondit le jeune homme ; et je vous proteste que c'est tout mon avoir. Si je les gâtais en route, comme je n'ai pas la bourse assez garnie pour en acheter d'autres, vous entendez qu'en ville je n'aurais plus de quoi me mettre comme il faut. Je n'ai donc pas tort de dire que je marche légèrement vêtu, parce que je n'ai pas le moyen d'aller autrement. Au reste je n'ai guère plus que douze lieues à faire pour joindre les compagnies d'infanterie où je compte m'enrôler ; et j'espère qu'il se trouvera là, pour moi comme pour les autres, des bagages qui me conduiront à Carthagène où nous devons, dit-on, nous embarquer. Ma foi, Seigneur, vive le roi ! j'aime cent fois mieux n'avoir que lui pour maître, ne servir que lui, le servir aux champs d'honneur, que de fainéanter plus long-temps à la ville au service de ces arrogants qui, pour un chétif salaire, ont le droit de

vous mortifier quand l'envie leur en prend, c'est-à-dire à tout instant.

— Monsieur a déjà quelque grade, sans doute? demanda le cousin.

— Pas le moindre, répondit le jeune homme. Si j'eusse été page de quelque grand d'Espagne, ou de quelque puissant personnage en place, à coup sûr je serais plus avancé; sans avoir jamais vu la troupe, je serais déjà capitaine, ou du moins enseigne, et par-dessus le marché j'aurais probablement une belle et bonne pension. Mais malheureusement je n'ai trouvé à servir que d'orgueilleux grigoux sans crédit, ou d'insolents parvenus encore encroûtés de leur mesquinerie originelle, et si ladres, si chiches les uns et les autres, qu'après avoir payé mon blanchissage à peine me restait-il la moitié de mes gages. Comment voulez-vous qu'avec de pareilles gens j'aie pu me procurer quelques avantages?

— Mais, mon bon jeune homme, reprit Don Quichotte, comment se fait-il qu'ayant servi, à ce qu'il paraît, pendant un certain temps, vous n'ayez pas gagné au moins un bon habit de livrée?

— J'en ai porté plus d'un, répondit le page, mais il ne m'en est point resté. Les maisons où j'ai servi étaient comme ces noviciats où l'on vous ôte sans miséricorde les habits de l'ordre en vous renvoyant, quand il ne vous plaît pas de faire profession au

terme fixé. Mes maîtres, d'ailleurs, étaient de ces gens qui ne paraissaient à la cour que quand ils y avaient absolument affaire, et qui, rentrés dans leur manoir où ils ne voyaient personne, remballaient soigneusement leur livrée jusqu'à nouvelle occasion de jeter de la poudre aux yeux.

— C'est bien là, s'écria Don Quichotte, une insigne tricherie! et de la plus ladre espèce!... Mais, mon bon ami, continua-t-il, vous serez plus heureux par la suite. Vous méritez de l'être, puisque vous avez la louable intention de servir désormais votre patrie, en servant votre roi. Après Dieu, mon cher, le roi est notre seigneur et maître; et de toutes les manières de le servir, il n'en est pas de plus noble, de plus utile, que celle de combattre les ennemis de l'état. La carrière des armes, brave jeune homme, est, comme je l'ai toujours dit, la plus glorieuse de toutes; si elle ne mène pas à la fortune aussi rapidement, aussi sûrement, aussi fréquemment que celle des études, elle mène infailliblement à l'honneur. Elle a je ne puis dire quoi de grand, de brillant, qui lui assurera toujours la prééminence. Ne perdez jamais de vue ce que je vous en dis, ressouvenez-vous-en sans cesse. Cette idée soutiendra votre courage dans les dangers, votre patience dans les fatigues inévitables de votre état; elle vous préservera de toutes frayeurs, même de celles de la mort, que vous finirez bien-

tôt par ne considérer que comme le dernier de vos beaux moments. Qu'est-ce d'ailleurs que la mort pour un guerrier? Écoutez sur ce point Jules César, le plus vaillant des empereurs romains. *La mort la plus désirable*, disait-il, *est celle du soldat qui meurt les armes à la main; il la reçoit sans y penser, sans la voir venir, sans la sentir s'approcher.* Tout païen qu'il était, ce grand homme avait grandement raison; car, avec cette opinion, le soldat s'épargne de cruelles et continuelles angoisses. La balle survient et l'abat, la mine éclate et l'emporte en lambeaux; c'est l'affaire d'un seul instant. Il a vécu sans terreurs, il est mort sans regrets; et sa dernière pensée a été satisfaisante, s'il s'est bien pénétré de cette maxime de Térence : *La mort, sur le champ de bataille, n'est hideuse que pour le lâche qui la fuit : l'honneur et la gloire l'embellissent aux yeux du brave qui l'affronte....* D'un autre côté, tant que la mort l'épargne dans les combats, à cela près de l'obéissance passive qu'il doit à ses chefs, mais que l'active ambition de la gloire et la raison lui rendent douce et facile; à cela près de la sobriété et des fatigues, que bientôt l'habitude lui rend familières; à cela près de cette odeur de poudre qu'il lui faut respirer continuellement, mais qui, avec le temps, devient pour lui l'odeur favorite, le parfum par excellence; quelle existence est plus agréable que celle du soldat? N'est-il pas toujours

comme enivré de gloire et des plus flatteuses espérances? Enfin, s'il vieillit dans le métier, fût-il infirme, fût-il criblé de blessures, estropié, manchot, boiteux, mutilé, il n'en est que plus couvert de gloire, et d'une gloire si pure, si vénérable, que l'indigence même, que les haillons de la misère ne peuvent la ternir. Ajoutez, mon brave jeune ami, qu'un avenir moins rude que le passé se prépare pour les vieux guerriers que la mort aura respectés dans les combats, ou que les blessures auront mis hors de service. On songe sérieusement, dit-on, à leur assurer aux frais de l'état une existence suffisante. Et cela sera beau, cela sera juste, cela sera même sage; car un roi, pour sa propre gloire, comme pour son propre intérêt, ne doit pas en agir envers ses serviteurs usés, comme certains maîtres envers ceux de leurs nègres que la vieillesse ou les infirmités ont réduits à l'impossibilité de travailler. On sait que, sous prétexte de récompense, et pour toute récompense, ces maîtres inhumains les renvoient libres; mais que ces malheureux affranchis, en sortant avec la liberté de la maison qui les nourrissait, rentrent nécessairement dans le plus cruel de tous les esclavages, celui de la misère et de la faim, et que la mort seule peut les en délivrer.... Mais c'est assez causé, pour le moment, sur ce chapitre. Si vous voulez accepter la croupe de mon cheval nous irons de compagnie jusqu'à

l'hôtellerie, nous y souperons ensemble, et demain, de grand matin, vous continuerez votre route. Je souhaite que Dieu vous la donne aussi heureuse que le méritent vos louables dispositions.

Le page remercia Don Quichotte avec beaucoup de sensibilité. Il accepta la route et le souper, de compagnie; mais il refusa constamment la croupe de Rossinante. On continua de jaser chemin faisant, et chacun de son mieux y mit du sien, à l'exception cependant de Sancho, qui, bien étonné d'entendre son maître dire tant de si belles et si bonnes choses après les folies qu'il venait de faire et de débiter au sujet de la caverne de Montésinos, marchait silencieusement et en réfléchissant. Enfin, vers la chute du jour, on descendit à l'hôtellerie en question. Cette fois, Don Quichotte, au grand contentement de Sancho, la reconnut pour telle et non pas pour un château. Le premier soin de notre héros fut d'y demander après l'homme aux hallebardes. On lui répondit qu'il était à l'écurie à panser son mulet; et Don Quichotte y courut. Sancho et le cousin y conduisirent leurs montures ainsi que le superbe Rossinante, à qui, comme de raison, on décerna la place d'honneur, le râtelier le plus distingué.

CHAPITRE XXV.

Mémorables aventures du braire, du joueur de marionnettes, et du fameux singe devin.

Le four, comme on dit, ne chauffait pas assez vite au gré de Don Quichotte. Bouillant d'impatience d'apprendre ce que l'homme aux hallebardes avait promis de lui raconter, il le conjura de tenir parole à l'instant même, à l'écurie, et tout en bouchonnant le mulet. — Un moment de patience donc, lui répondit le muletier. D'ailleurs j'en ai long à vous dire; et au moins faut-il, pour vous dire tout, que je me mette un peu plus à l'aise que sur mes pauvres jambes. Laissez-moi finir ma besogne mon bon Seigneur, et après j'aurai tout le loisir de vous contenter.

— Et afin que vous ayez plus tôt fini, moi je vais vous aider, reprit Don Quichotte en mettant lui-même la main à l'œuvre pour vanner l'avoine et nettoyer la mangeoire.

L'homme aux hallebardes, touché de tant de complaisance et d'empressement, n'osa se faire attendre plus long-temps; il s'en alla s'asseoir sur

le banc de pierre, à la porte de l'écurie ; Don Quichotte l'y suivit et se mit à côté de lui. Le cousin, le page, Sancho Pansa et l'hôtelier s'approchèrent aussi, et sitôt que ce vénérable auditoire fut en place, en repos et en silence, le raconteur commença. — Vous saurez, Messieurs, dit-il, que dans un bourg de ces cantons, à quatre ou cinq lieues d'ici, un régidor de l'endroit perdit un jour son âne. On prétend que ce fut du fait de sa servante, fille assez dévergondée ; et à ce sujet on dit mille choses qu'il est inutile et qu'il serait trop long de vous raconter. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le régidor eut beau faire, beau chercher, beau s'informer, l'âne ne se retrouva point. Il y avait une quinzaine de jours, ou environ, que l'âne était absent, lorsque le régidor rencontra sur la grande place un autre régidor du lieu. « Compère, lui dit »celui-ci, que me donnerez-vous pour la bonne »nouvelle que je vous apporte? Votre âne est re»trouvé. — A votre discrétion, compère, répondit »l'autre, et de bien bon cœur, je vous assure.... »Mais où donc est-il? — Ici près dans le bois, »reprit le confrère, et c'est moi-même qui ce matin »l'y ai vu; mais sans bât, sans harnais, nu comme »la main, et si maigre, si sec, si efflanqué, qu'il »m'en a fait pitié. J'ai voulu l'accoster, comptant »pouvoir le faire marcher devant moi et vous le »ramener ; mais il est déjà si sauvage, il est devenu

» si farouche, que dès qu'il s'est aperçu que c'était » à lui que j'en voulais, il s'est sauvé à toutes jambes » vers le plus épais du bois où bientôt je l'ai perdu » de vue. Si vous voulez que nous retournions en- » semble le chercher, je serai à vous aussitôt qu'avec » votre permission j'aurai remis au logis ma pauvre » bourrique qui n'en peut plus. — Vous m'obligerez » beaucoup, répondit le premier régidor; et si ja- » mais l'occasion s'en présente, comptez, compère, » que je me ferai un plaisir de vous le rendre en » même monnaie. » Voilà mot pour mot comment se passèrent les premiers compliments entre les deux compères, et je vous raconte les choses au plus juste.... Pour en revenir à l'âne, voilà nos deux compères qui partent à pied, et qui s'en vont au bois, côte à côte; les voilà qui arrivent à l'endroit où l'âne avait paru le matin : mais point d'âne, ni là, ni dans tous les environs, que cependant ils fouillèrent et refouillèrent plus d'une fois. Enfin, voyant que l'âne ne paraissait point, le second régidor dit à l'autre : « Pardienne, compère, il me » vient en idée un stratagème qui, j'en suis sûr, nous » fera retrouver votre bête, fût-elle, non pas au fin » fond du bois, mais au fin fond de l'enfer. Tenez, » sans me vanter, je sais braire dans la dernière per- » fection, et pour peu que vous seriez en état de me » seconder, je réponds que notre affaire est dans le » sac. — Oui-dà, compère, je suis en état, répondit

» le premier régidor, et j'ose dire qu'à ce métier je » ne crains pas mon homme, ni même mon âne, tout » jovial qu'il puisse être. — Hé bien, compère, re- » prit le confrère, la main à la pâte, et voyons » comment nous nous en tirerons. Prenez ce côté » du bois, moi celui-ci, de manière qu'à nous deux » nous le battions tout entier. De temps en temps » je brairai de toutes mes forces; de votre côté vous » en ferez autant : en sorte que si l'âne est encore » dans le bois, et s'il n'est pas sourd, il faudra bien, » quand le diable y serait, qu'il nous entende au » moins l'un ou l'autre, et qu'il réponde; or, vous » entendez, compère, que s'il répond il sera bientôt » trouvé. — Merveilleusement imaginé! s'écria le » premier régidor. Ce n'est pas d'aujourd'hui, » compère, que je vous connais homme d'esprit. » Sur ce, les deux régidors se séparèrent; et chacun de son côté s'étant enfoncé dans le bois, se mit à braire, et si parfaitement, que l'un et l'autre croyant que c'était l'âne lui-même qui répondait, s'en rapprochèrent pour le joindre. Mais, à force de se rapprocher, ils se rejoignirent eux-mêmes, et reconnurent leur méprise. « Quoi! compère, s'écria le » premier régidor, ce n'est pas mon âne qui vient » de braire! — Est-il possible! répondit l'autre, » comment ce n'est que vous que je viens d'en- » tendre braire! — Ma foi, compère, reprit le maître » de l'âne perdu, c'est à s'y méprendre; je défie au